

Toiles @ penser

Cahiers d'éducation permanente de

La Pensée et les Hommes



La sociologie est-elle une science?

Toiles@penser n° 2008 – 023 – 004

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques. Aussi, tout naturellement, nos numéros ont pris place dans la collection « Espace de Libertés » qu'édite le *Centre d'Action Laïque*.

Comment s'abonner à nos publications ?

En effectuant un versement au profit du compte :

000-0047663-36

de *La Pensée et les Hommes* Asbl

Le prix de l'abonnement annuel s'élève à 25 € (pour trois volumes thématiques et un numéro de « Francs-Parlers ») ou plus pour un abonnement de soutien. Si votre domicile implique un envoi par voie aérienne, majorez s'il vous plaît votre versement de 5 €.

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

<http://lapenseeetleshommes.be>



Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2008 seront consacrés aux thèmes suivants :

n° 69 – *Les laïques, les rituels et la spiritualité ?*

n° 70 – *Le microcosme carcéral*

n° 71 – *Rwanda. Récits de génocide*

n° 72 – *Francs-Parlers*

La sociologie est-elle une science ?

Avec la collaboration de Claude JAVEAU
Professeur émérite de sociologie à l'Université libre de Bruxelles

L'inventeur du mot « sociologie », Auguste Comte, qui le composa à partir d'un radical latin (*socius* = compagnon, associé) et d'une désinence grecque (*logos* = discours, donnant théorie), ce qui prouve bien l'origine bâtarde de la discipline, entendait bien qu'elle fût une science à part entière, et en fit même la science la plus élaborée de toutes, qui dans son système taxonomique venait coiffer toutes les autres. Il n'est pas certain que sa conviction ait été vraiment communicative. Dès le début, c'est-à-dire dès la moitié du XIX^e siècle, nombreux ont été les penseurs de diverses origines à penser que la sociologie ne pourrait jamais accéder au statut de science, à celui auquel pouvaient déjà prétendre la physique, la chimie et même la biologie. Et même ceux qui souhaitaient faire profession de spécialistes de « science sociale », étaient bien obligés de tenir compte de ces réserves. Ainsi, Herbert Spencer (1820-1903) écrivait-il, en 1873 :

« From the intrinsic nature of its facts, from our own natures as observers of its facts, and from the peculiar relation in which we stand towards the facts to be observed, there arise impediments in the way of sociology greater than those in the way of any other science »¹.

Ce jugement, exprimé avec une remarquable clarté, n'a rien perdu aujourd'hui de sa pertinence.

À la même époque, le philosophe allemand Wilhelm Dilthey (1833-1911), dans son *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (*Introduction aux sciences de l'esprit*, de 1883), proposait de distinguer entre « sciences de la nature » et « sciences de l'esprit », les premières relevant d'une démarche explicative, les secondes d'une démarche compréhensive. D'un côté, on s'efforce d'établir des lois de type causal ; de l'autre, on se réfère à un modèle herméneutique. Les tenants d'un abord positiviste, dans la lignée de Comte, pencheront pour la première espèce de démarche, tandis que les tenants d'un abord compréhensif pencheront pour la seconde espèce. Pour faire simple, nous dirons que la figure emblématique des premiers sera le Français Émile Durkheim (1858-1917), pour qui les « faits sociaux doivent être traités comme des choses », et que la figure emblématique des seconds sera l'Allemand Max Weber (1864-1920), pour qui il convient de découvrir le sens que les hommes donnent à leurs actions sociales (orientées vers autrui). D'un côté, l'accent sera mis sur le « fait social », de nature proclamée identique à celle des faits naturels, dans une perspective englobante qui fait dépendre les comportements individuels de constructions structurelles dont l'ensemble constitue la société, donnée comme un *a priori*. De l'autre, l'accent sera mis sur les comportements individuels, dont l'agrégation engendre, au départ des interactions les plus ténues, cet ensemble structuré appelé société, construite comme un *a posteriori*. Entre ces deux positions extrêmes, il existe évidemment pas mal de nuances, mais mon intention n'est évidemment pas d'en dresser ici le catalogue.

Certains sociologues se sont efforcés de combiner ces deux abords principaux, que l'on résume souvent sous la forme d'une opposition entre niveaux microsociologique et macrosociologique. Parmi les plus connus on citera Norbert Elias, avec son concept de « configuration », Pierre Bourdieu, qui fait s'opérer la confluence dans cette curieuse « boîte noire » qu'il nomme *habitus* et Anthony Giddens, théoricien de la structuration, dont le principe peut s'énoncer comme suit : « Les règles et les ressources utilisées par les acteurs dans la production et la reproduction de leurs actions sont en même temps les moyens de reproduction du système concerné : c'est là l'idée même de la dualité du structurel »². Il s'agit d'un mouvement constant de va-et-vient entre ces deux niveaux d'analyse, micro et macro, ou plutôt entre ces deux moments du questionnement sociologique, l'institutionnel (le social objectif) et le situationnel (le social intersubjectif). Le premier fournit au second les outils permettant aux individus de fabriquer

¹ Herbert SPENCER, *The Study of Sociology*, London, Kegan Paul, Trench and Co, 1884 (2^e édition), p. 72.

² Anthony GIDDENS, *La Construction de la société*, Paris, PUF, collection « Sociologies », 1987, p. 68 (trad.).

moment après moment leurs existences ; le second renvoie en quelque sorte ces outils après usage, permettant ainsi au premier de se pérenniser à plus ou moins long terme. Porté par la flèche du temps, ce mouvement prend métaphoriquement l'allure d'une spirale (ou d'un solénoïde).

D'un point de vue descriptif, on peut estimer que ce modèle est satisfaisant. Mais si la sociologie veut être une science, elle ne doit pas se contenter de décrire la/les société(s) telle(s) qu'elle(s) est/son(t). Ce dont, soit dit en passant, Giddens ne se contente pas. Elle doit aussi expliquer pourquoi elle(s) est/son(t) dans l'état que l'on peut décrire. Et c'est là que le bât blesse souvent sérieusement.

La plupart des sociologues, en effet, se contentent de descriptions plus ou moins convaincantes des choses du social telles qu'elles sont, éventuellement à grand renfort de tableaux statistiques. En général, un seul des moments de questionnement est pris en compte, le seuil de la structuration n'étant franchi qu'occasionnellement. Si explications il y a, elles sont de type platement causal et empruntent fréquemment à un modèle heuristique rudimentaire que j'ai appelé celui du « passage à l'acte », que l'on pourrait illustrer de la manière suivante : « Si les individus étudiés sont en âge scolaire, de sexe mâle, d'origine maghrébine, membres d'une famille nombreuse dont le père est absent et les ressources matérielles maigres, etc., la chance est élevée que ces individus se trouvent en situation de décrochage scolaire ». C'est une sociologie qui repose sur la mise en évidence de valeurs modales prises par un certain nombre de « facteurs ».

Les descriptions proposées ne sont sans doute pas (toujours) fausses, mais leur niveau d'explication est presque toujours nul. Ces commanditaires de recherches, ou plutôt d'études, qui empruntent de telles voies descriptives, sont très friands du modèle du passage à l'acte, surtout quand il est illustré par des tableaux statistiques, qui procurent à peu de frais une illusion de scientificité. Décrire, ce n'est évidemment pas expliquer (et par surcroît comprendre, si l'on se situe dans la perspective dont Weber est la figure emblématique, mais ces deux opérations sont plus proches qu'une certaine tradition le prétend³). Si la sociologie, encore une fois, veut être une science, elle se doit d'adopter une posture critique, à l'instar de toute science digne de ce nom. Il lui faut mettre en évidence des déterminations qui ne sont pas visibles dans les seuls énoncés descriptifs, et en outre surmonter les explications inscrites dans ce que Bourdieu a appelé « sociologie spontanée »⁴, et qui figurent dans la part de *doxa* propre aux phénomènes dits « sociaux ». Tâche ardue dans de nombreux cas, car le sociologue sera amené à détricoter (ou déconstruire si l'on veut, mais pas vraiment au sens derridien du terme) des discours qui ont depuis longtemps revêtu les oripeaux de l'évidence. Citons, en vrac, les canons dûment ressassés du handicap socioculturel, de la fonction intégrative de la fête, de la quête identitaire, et la liste serait longue, qui contient tant et tant de pièges dans lesquels tombent facilement les commentateurs pressés qui veulent se faire passer pour des sociologues. Mais même quand une explication est recherchée, trop souvent celle-ci se trouve entravée dans son élan parce qu'elle ne quitte pas le seul champ des sciences du social. Lorsque Durkheim proclame que « le social s'explique par le social » (ce qui est en réalité une manière simplifiée de rapporter ce qu'il a vraiment écrit), il exclut expressément tout recours à des explications de type psychologique. Voici sans doute la première autolimitation préjudiciable à la mise en place de véritables procédures d'explication en sociologie. Car comment pourra-t-on soutenir qu'eu égard au moment situationnel quiconque n'est pas mû dans ses actions par des déterminations qui s'inscrivent dans les sinuosités du for intérieur ? Les « intérêts » qui déclenchent les actions sont parfois enfouis très profondément dans le psychisme individuel. Ce qui rend leur genèse opaque aux yeux de l'individu lui-même et de ceux qu'ils côtoient, sauf à se contraindre à une anamnèse qui nécessitera l'intervention d'un autrui capable de l'entreprendre. Le détour par Freud, pris ici comme personnage emblématique de l'entreprise psychanalytique, s'impose alors même que la grande majorité des sociologues, par ignorance, parti pris ou frilosité intellectuelle, s'y refusent. Et pourtant, des moteurs du comportement tels que le ressentiment, la jalousie, la perversité, etc., peuvent-ils s'expliquer par la seule évocation de déterminants sociaux ?

³ Voir mon *Petit Manuel d'épistémologie des sciences du social*, Bruxelles, La Lettre Volée, 2003.

⁴ Que, pour ma part, je préfère dire « portative », la spontanéité, en l'occurrence, pouvant reposer sur une élaboration assez compliquée.

Certes, ces moteurs ne sont pas indépendants d'un contexte sociétal, ce que j'ai appelé ailleurs un sociotope. Le moment institutionnel est pourvoyeur de schèmes de pensée et d'agir dont la réunion constitue la culture d'une société donnée (encore faudrait-il s'entendre sur cette notion de société, aux contours temporels et spatiaux flous, et reconnaître qu'elle est auto-donnée et simplement découverte par le regard qui lui est adressé). Il n'en reste pas moins vrai que c'est dans un psychisme irréductible à tout autre que ces moteurs se mettent en marche, faisant aliment de ressources qui ont subi de singulières transformations par le gré de la seule trajectoire de vie du porteur de ce psychisme. Et le fait que cette trajectoire se déroule dans un monde intersubjectif, et que les orientations qu'elle suit dépendent des multiples rencontres qui lui traceront son chemin, ne change rien à l'affaire. Le social se transmue en individuel, puis retourne au social : l'« individuel », dans ce triangle, n'est pas seulement un dispositif de traduction, il se forge une relative autonomie et se déploie dans le temps avec sa logique propre.

Une autre voie peu – ou pas du tout – explorée par les sociologues est celle que propose la biologie. L'espèce humaine se caractérise par des traits biologiques morphologiques et physiologiques – spécifiques, qui contribuent à lui ménager une niche unique dans l'univers des espèces vivantes. Un certain nombre de ses comportements sont déterminés à l'échelon collectif par ces traits, comme par exemple l'inachèvement des petits à la naissance, l'absence de périodes non oestralles chez la femelle, la lenteur de la maturation physique, etc. Le fonctionnement du cerveau demande encore à être mieux connu : dans cette connaissance se trouvent des clés pour la compréhension des comportements humains dont la découverte pourrait bouleverser tout le *corpus* des sciences sociales. C'est que ce pensait, entre autres, le célèbre historien des religions Georges Dumézil. Sans verser dans les errements aux éventuellement redoutables portées politiques de la sociobiologie, le détour par la biologie humaine (et peut-être pas seulement humaine, car l'homme vit en symbiose ou en concurrence avec de nombreuses autres espèces vivantes, en réalité avec pratiquement toutes) permettrait de lever pas mal de lièvres dans les modes d'explication-compréhension des comportements humains.

Les phénomènes que l'on dit sociaux n'éclosent pas soudainement comme des boutons sur la peau. Ils possèdent tous une « épaisseur historique ». Leurs racines s'inscrivent dans une temporalité associée à une localisation ou à une succession de localisations. Ces deux dimensions d'un phénomène social varient évidemment de phénomène à phénomène. C'est l'histoire, qui est faite de temps et d'espaces, qui façonne chacun d'entre eux, entendons par là la succession d'occurrences qui, lorsqu'elle est racontée, s'appelle l'histoire. Celle-ci consiste en un regard en arrière à un moment donné, et la manière dont ce regard est orienté dépend de ce moment. Mais si les interprétations historiques varient dans le temps, les faits qui leur servent d'aliment, eux, doivent être avérés.

L'interprétation historique devient explication-compréhension sociologique si le fait ou ensemble de faits concernés sont les contemporains de ceux qui les relèvent et se chargent d'en dégager la signification en des termes qui se veulent scientifiques⁵. Mais ce fait ou ensemble de faits se situent eux-mêmes à l'aboutissement (provisoire, car cet aboutissement ne correspond qu'au moment où un observateur les prend en compte) d'une chaîne de faits qui est seule capable d'engendrer une signification sociologique acceptable. Notons que le mot « fait » est pris ici dans le sens d'occurrence, qui peut être abordé à la fois par le résultat de la sédimentation (fait social à la durkheimienne) ou par son processus (activité sociale à la wéberienne).

L'explication-compréhension sociologique, idéalement comprise, devrait consister à définir d'abord l'épaisseur historique des phénomènes sociaux étudiés, et ensuite à explorer chaque étape figurant dans cette épaisseur en s'efforçant de mettre en évidence les déterminants de divers ordres qui se sont combinés tout au long du temps de ces phénomènes. Il s'agit d'interroger les acteurs dans leurs actions et les représentations qu'ils se sont fait d'elles. La précaution essentielle à retenir se trouve dans la célèbre déclaration de Marx, résumée ici en aphorisme commode, selon laquelle les hommes font l'histoire, mais ne savent pas l'histoire qu'ils font. Il convient donc avant tout de résister à toute tentation téléologique, ou pire, entéléchique. La structuration, telle que la conçoit

⁵ On parle parfois de « sociologie historique ». Mais les objets de cette démarche sont constitués par des sujets décédés ou ne disposant plus que des ressources de leurs mémoires. La compréhension de leurs actions ne repose pas sur leurs déclarations obtenues au moment où celles-ci sont produites.

notamment Giddens, n'est pas seulement un processus temporel, mais un processus historique. Il ne s'agit pas d'un enchaînement de mécanismes engendrant un parcours respectant des prédéterminations aisément repérables. Les individus font usage des ressources et des règles que leur proposent (et souvent imposent) les institutions, mais à chaque moment de leur existence, leur donne change en fonction de déterminations idiosyncrasiques, dont le contenu n'est pas toujours saisi de manière consciente. Les effets de composition sur lesquels débouchent leurs innombrables interactions résultent d'un « bricolage » constamment renouvelé⁶. Cette notion de bricolage ne devrait pas être envisagée comme une manière commode de désigner ce qui échappe toujours, de manière plus ou moins complète, aux investigations des sociologues. C'est bien d'un véritable bricolage qu'il s'agit, les individus bricolant s'en tirant avec les moyens du bord, sans que d'ailleurs les conséquences de leurs actions ne leur échappent pas toujours peu ou prou. Max Weber a souligné avec pertinence l'existence de ce paradoxe des conséquences, que Boudon, de son côté, a appelé « effets pervers », dans la production sociale assignable aux effets de composition cités plus haut. « Bricoler », évidemment, ne veut pas dire « tâtonner ».

Les individus peuvent mettre beaucoup de détermination, au sens actif et conscient du terme cette fois, dans leurs comportements. Mais les outils dont ils disposent, qu'ils les découvrent dans leur propre constitution ou qu'ils leurs soient apportés par les institutions, ne pourront jamais leur garantir une parfaite adéquation entre les investissements qu'ils ont effectués et les résultats qu'ils obtiennent.

Revenons à notre question : « La sociologie est-elle une science ? ». À ne prendre en considération que les plus courantes des productions qui se proclament « sociologiques », on tendrait à répondre par la négative. J'ai déjà tenté de faire plus haut un sort à l'explication par les « facteurs ». Le plus gros reproche que l'on peut faire à un très grand nombre de prétendues « recherches » sociologiques est qu'elles sont d'ordre statique et qu'elles se préoccupent peu de leurs fondations épistémologiques. La « vertu dormitive de l'opium » sert souvent de modèle de démonstration.

Le plus souvent, il est vrai, les commanditaires de telles études s'en contentent largement, une autre voie est prise lorsque le discours tenu emprunte les voies d'un essayisme qui ne s'encombre qu'avec beaucoup de réticences d'objets concrets. La critique de « tractatisme » que Paul Veyne adressait à la sociologie se trouve ici justifiée. Ou alors on a affaire à des investigations portant sur des objets très ténus appartenant au décor quotidien de l'une ou l'autre catégorie de population. Les microsociologies ont le vent en poupe, même s'il ne s'agit fréquemment que de propos journalistiques habillés de termes plus ou moins savants. Du reste, les magazines de tous genres sont friands de ce genre de productions. On dispose ainsi de propos « sociologiques » sur le maquillage, le lave-vaisselle ou la cravate. Cela peut quelquefois être plaisant, et même instructif. Ce sont là illustrations de ce que j'appellerai le syndrome de « la première gorgée de bière », reprenant le titre d'un célèbre recueil de petits textes de Philippe Delerm.

Mais il ne s'agit là, tout comme dans le cas de commentaires de tableaux statistiques dressés à partir de « données » rassemblées par des enquêtes par questionnaires, que de photographies, au demeurant assez floues, de situations prises dans leurs manifestations les plus immédiates. Manquent évidemment : les relations des deux moments de questionnement dans la perspective de la structuration envisagée comme phénomène historique ; la prise en compte des dimensions psychologiques et biologiques des phénomènes abordés ; la mise en œuvre d'une démarche critique à l'égard des traditions de recherche visant ces phénomènes, notamment par le recours à un abord comparatiste. Certes, réunir toutes ces instrumentations heuristiques n'est pas chose facile, mais il n'est pas impossible de se rapprocher de ce modèle pluridimensionnel, qui se justifie par le fait que les objets de la sociologie, comme tous les objets marqués du sceau de l'humanité, ne sont pas figés dans le temps, à la différence des objets des sciences de la nature, et encore n'est-ce là peut-être que pétition de principe commode.

Dans les cas les plus favorables, il peut être dit que la sociologie, en tant que discipline universitaire, est un ensemble de discours à prétention scientifique (ce qui correspond à sa vocation

⁶ Voir mon *Bricolage du social*, Paris, P.U.F., collection « Sociologie d'aujourd'hui », 2001.

proclamée). Cette position était celle de Claude Lévi-Strauss ; elle est adoptée par tous ceux qui tiennent à maintenir la sociologie à un niveau suffisant de modestie.

L'histoire de la discipline est peu encombrée de « découvertes », et les schèmes explicatifs en usage (par exemple parsonien, tourainien ou bourdieusien) ne parviennent jamais à s'imposer, fût-ce pendant une courte période. On a pu ainsi dire que la sociologie n'est pas (encore) parvenue à se hisser au niveau de la « science normale », au sens où l'entend Thomas Kuhn⁷. Dans une large mesure, il est permis de considérer que la sociologie reste encore une science en devenir, mais rien n'indique qu'un jour viendra où ce devenir appartiendra au passé. En attendant, les sociologues « bien nés » sont tenus à une grande prudence, tant dans leurs procédures que dans leurs énonciations. Force est de reconnaître que ce n'est pas toujours le cas.

⁷ Thomas KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972 (trad.).

**Vous souhaitez être tenu(e) au courant
de nos programmes d'émissions
télévisées et radiophoniques ?**

**Rien de plus simple,
renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons mensuellement nos programmes détaillés**



La Pensée et les Hommes ASBL

Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 02/640.15.20 – Fax 02/650.35.04

pensees.hommes@swing.be
www.lapenseeetleshommes.be

Avec le soutien du ministère de la Communauté française